



Les Romans durassiens à la Lumière de la Théorie Pratique de Bourdieu*

Farzaneh KARIMIAN**/Donya BAKHSHI***

Résumé— Ce travail s'intéresse à l'étude des romans indochinois de Marguerite Duras, *Un barrage contre le pacifique* et *L'Amant*, à la lumière des concepts sociologiques. En réalité, l'Indochine se réécrit par la romancière comme une société fracturée et divisée suivant plusieurs dimensions. Les personnages se divisent, en effet, par les inégalités à la fois sociales et raciales, selon les deux livres, et dans le cadre hétérogène d'Indochine. Ainsi les expériences vécues de la romancière à l'extrême Orient l'amènent-elles à lire et à écrire le social conformément au contexte d'émergence des deux livres à travers le prisme de son lieu de naissance. La poétique et la politique s'y nouent parfaitement pour souligner l'univers durassien, et c'est grâce à la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu, que ces deux ouvrages représentent la nature de l'action humaine, qu'elle soit individuelle ou collective, permettant une nouvelle lecture sociologique des deux romans à l'appui des concepts scientifiques.

Mots-clés—Bourdieu, *L'Amant*, La théorie de la pratique, Marguerite Duras, *Un barrage contre le Pacifique*.

*Date de réception : 2019/03/09

Date d'approbation : 2019/12/16

**Maître de conférences, Université Shahid Beheshti, Iran, (auteure responsable), E-mail : f_karimian@sbu.ac.ir

***MA, Université Shahid Beheshti, Iran, E-mail : bakhshidonya@yahoo.com

I. INTRODUCTION

Le lien étroit entre la société et la cité remonte à l'Antiquité dans les réflexions de Platon et d'Aristote. Depuis, tous les types et genres d'écritures, même ceux que l'on qualifie d'apolitiques, reproduisant les faits sociaux et politiques jusqu'à nos jours, passant par les idées des classiques, exposent les soucis des écrivains et penseurs au sujet de la situation de l'homme et de sa société. Toutefois, depuis la Révolution française et la révolution industrielle, puis avec l'apparition de la sociologie, se consolident les débats sur ce genre de rapports. Des romantiques qui favorisent l'essor du roman historique, aux écrits des réalistes et naturalistes avec leurs intérêts portés aux diverses couches sociales, nombreux sont parallèlement les textes qui s'approchent des fresques, reproduisant des événements socio-politiques. Pour exemplifier, rappelons « Chronique du XIX^e siècle », sous-titre révélateur de *Le Rouge et le Noir*. Quant au XX^e siècle mitigé, notamment eu égard aux deux guerres mondiales, nous retrouvons d'autres ouvrages, tels que les livres engagés des existentialistes ou bien ceux qui retracent la réification dans/par le Nouveau Roman ou le Nouveau théâtre, ou encore les *Choses* de Georges Perec, ouvrage sous-titré « Une histoire des années soixante », pour la description de l'époque.

Ainsi les romanciers apportent-ils souvent une connaissance aussi fine que puissante sur le monde social. Il n'est donc pas rare d'entendre ou de lire que les romanciers sont aussi des sociologues, même si le débat continue dans ce domaine. Par ailleurs, en ce qui concerne cette recherche, il s'agit de considérer le rapport au monde social construit à partir des expériences sociales mises en scène dans deux romans de Marguerite Duras : *Un barrage contre le Pacifique* (1950) et *L'Amant* (1984). Nous retrouvons dans ces ouvrages, outre le milieu familial, des échos des problèmes de la société. Sans vouloir aller très loin et prétendre ou affirmer que Duras se fixe également la tâche d'un sociologue, nous nous proposons de répondre aux questions soulevées lors de la relecture des deux romans indochinois : Pourquoi et comment les relations humaines, à la fois familiale, sociale ou même affective prennent-elles un nouvel essor chez la romancière, à travers ses personnages pris dans le conflit de confrontations de deux cultures différentes, la fameuse dichotomie, l'Europe-l'Asie ? Comment peut-on les analyser à la lumière de la sociologie et quels en seront les apports ?

La première hypothèse consiste à montrer que les relations susmentionnées seraient en général problématiques dans la mesure où elles alimentent souvent des malentendus et désaccords. Elles deviendraient davantage conflictuelles lorsqu'elles se tissent entre étrangers-indigènes, femmes-hommes, ainsi qu'entre deux cultures dichotomiques. L'autre hypothèse démontre que la sociologie, basée sur les rapports des humains,

notamment sur des classes sociales, s'ouvrirait aussi sur les impacts culturels des phénomènes sociaux, des modes de vie distincts, pour ne pas dire opposés, entre Duras et les Indochinois, de même qu'entre personnages. En fait, pour l'écrivaine, l'Extrême Orient représente la matrice d'une perpétuelle réécriture. Les contradictions entre l'Asie et l'Europe, décrites par cette femme occidentale, favorisent l'occasion d'étudier les relations humaines dans toute leur complexité affective, culturelle, sociale, voire raciale. Eu égard à la conciliation des expériences autant individuelles que sociales, aussi bien européennes qu'asiatiques, et afin de mieux nous pencher sur les deux livres, nous nous proposons d'en présenter une lecture sociale, enrichie d'éclaircissements culturels. Ce sera l'occasion de mieux appréhender la confrontation entre des comportements, des classes, des cultures, des modes de vie assez éloignés. Pour ce faire, la théorie bourdieusienne semble très appropriée, révélatrice de « *zeitgeist* » des individus parfaitement distincts.

II. OUTIL D'ANALYSE : LA THÉORIE PRATIQUE DE BOURDIEU

Pierre Bourdieu, sociologue et anthropologue français, s'illustre en proposant une démarche semblable au structuralisme génétique inspirée des théories de ses prédécesseurs tels Marx, Weber, Althusser, Durkheim, Lévi-Strauss, Mauss, Merleau-Ponty, entre autres, qu'il appelle la « théorie de la pratique ». Il la repose sur l'étude des *champs*, des *capitaux*, de l'*habitus*, des *classes sociales*, de la *distinction*, etc., et ses concepts nous ont paru en ce sens très propices à la découverte de la dimension sociale des écrits durassiens. Il est à noter que même si la recherche sur l'œuvre durassienne est abondante, les études antérieures ne mentionnent guère l'aspect sociologique des romans, encore moins du point de vue bourdieusien.

Bourdieu regagne certains concepts des traditions philosophique, sociologique et anthropologique, en les redéfinissant et les appliquant sur ses études empiriques. Il recouvre ainsi la théorie de la pratique et l'impose alors à son œuvre afin de répondre à la fois aux limites du structuralisme et des philosophies du sujet. Sa tâche consiste à s'efforcer de formuler une alternative pour les problèmes de la pensée de son temps et d'édifier sa propre théorie de la pratique (un temps appelé « praxéologie »). Il l'estime comme une théorie agencée selon la « *connaissance première, pratique et tacite, du monde familier, au prix d'une rupture avec cette connaissance première, donc avec les présupposés tacitement assumés qui confèrent au monde social son caractère d'évidence et de naturel* » (Bourdieu, 2000, p. 234). Une décennie plus tard, dans *Le Sens pratique*, il en propose une autre version, un certain objectivisme indépendant des consciences et des volontés individuelles et « *introduit une discontinuité tranchée entre la connaissance savante et la pratique* » (Bourdieu, 1980, p. 44). D'une

définition négative, se dégagent des acquis de l'objectivisme, c'est-à-dire l'établissement de régularités des pratiques. Ce jeu attribue à chacun des vertus et des défauts, permettant ainsi de renoncer au sens que les acteurs accordent à leurs actions afin d'explicitier leurs comportements. Une forme de « *relation de familiarité avec l'environnement familial, appréhension du monde social comme monde naturel et allant de soi, qui, par définition, ne se réfléchit pas et qui exclut la question de ses propres conditions de possibilité* » (Bourdieu, 1980, p. 234). Cela dit, cette démarche n'aboutit pas à la possibilité du *doxique*. De plus, « *le courant objectiviste* » contient, outre le structuralisme, « *les lectures marxistes ou déterministes du social, cherchant à mettre au jour des structures ou des lois macro-sociales régissant les comportements individuels* ». C'est en ce sens que les pratiques des *agents sociaux* « *découlent inévitablement des conditions sociales ou structurales auxquelles ils sont soumis* ». En revanche, le subjectivisme à l'intention libre souligne une transparence du monde et l'éventualité d'une stratégie sans autre explication. Sa théorie de la pratique ou praxéologie, qu'il tente d'imposer, est alors un compromis aux limites « *objectivistes* » et « *subjectivistes* ». (Bourdieu, 1980, p. 235).

Par ailleurs, il s'efforce d'éliminer toutes les oppositions structurant les sciences sociales grâce à l'introduction d'une série de concepts dont le plus important est celui d'*habitus*¹ sur lequel il appuie sa théorie. L'*habitus* s'emploie aussi pour désigner une « *capacité organisatrice* », un « *état habituel* », une « *manière d'être* » et une « *prédisposition* », une tendance, dirait-on dans un processus incessant. Ces quelques lignes constituent les enjeux de sa praxéologie comme le résume Bouverasse dans *La Force de la règle* : « *L'habitus entretient avec le monde social dont il est le produit une véritable complicité ontologique, principe d'une connaissance sans conscience, d'une intentionnalité sans intention et d'une maîtrise pratique des régularités du monde qui permet d'en devancer l'avenir sans avoir besoin de la poser comme tel* » (1987, p. 59).

Quant au *champ*², un autre concept-clé bourdieusien, notons qu'il est un espace social « *autonome* », c'est-à-dire géré par des lois *ad hoc*, où les acteurs se conduisent en s'opposant les uns aux autres. Leurs discours ou leurs pratiques ne sont intelligibles qu'en considérant les discours et les pratiques des autres membres du *champ* et favorisant leur situation dans cet univers hiérarchisé ; ainsi parle-t-on d'une « *pensée relationnelle* ». Chez Bourdieu, il existe une importante variété de *champs* au sein des sociétés distinctes : littéraire, politique, juridique, dont les principaux se ramifient en subdivisions ou sous-champs. Toujours à l'aide de cette notion, il encode également des réflexions hétérogènes sur la pratique afin d'en faire le pivot de son opinion intellectuelle, sociologiquement parlant, un « *schème de commutation* » qui transforme les expériences antérieures en dispositions³ ultérieures. L'ordre social se fonde, selon Bourdieu, sur la

convenance entre un sens subjectif et un sens objectif ; les espérances d'ascension sociale (subjectives), par exemple, s'apprêtent aux chances (probabilités objectives). Par ailleurs, si sa pensée recourt au « *monde social* » ou *champ*, c'est pour se développer. Ce concept, condition de l'harmonie et de l'accord, se situe entre des structures subjectives (l'*habitus*) et des structures objectives (les conditions socio-économiques). Quand on grandit dans un univers, on se désensibilise souvent envers les règles imposées au fonctionnement des univers sociaux. Il définit la théorie de cette pratique, gouvernant la plupart des actions, comme « *une invention permanente, indispensable pour s'adapter à des situations indéfiniment variées* » et le « *produit du sens pratique comme sens du jeu* » (Bourdieu, 1987, p. 79). Sa logique repose sur un jeu qui considère les « *natifs* » d'un champ comme ceux qui ont souvent un *habitus* conforme au monde où ils évoluent (rencontre des structures objectives et subjectives). Ils ont la science pratique d'un monde où leurs actions s'adaptent en grande partie au jeu. Pris par le jeu, ils répondent aux urgences de la pratique sans avoir les moyens, ni le temps d'en prendre conscience (Cf. Bourdieu P., avec Wacquant L., 1992). Autrement dit, Bourdieu entend *grosso modo* par le « sens pratique », une maîtrise pratique des règles du jeu social qui les poussent à agir sans réflexion. Par conséquent, l'opinion de Bourdieu semble plutôt basculer vers la contrainte et le déterminisme que la liberté et l'autonomie de l'acteur, ce qui justifie que les pratiques des *agents* sont surtout en accord avec les expériences de leurs prédécesseurs.

Sans vouloir nous égarer dans les concepts-clés de la théorie, nous allons les évoquer, le cas échéant, ultérieurement pour revenir à l'analyse des romans durassiens et mettre à l'œuvre cette théorie, vérifier si l'on y retrouve cette conformité des « *natifs* » en examinant les écrits de l'auteure par rapport à d'autres idées bourdieusiennes.

III. DES EXPÉRIENCES SOCIO-LITTÉRAIRES DANS L'UNIVERS DURASSIEN

L'Indochine nourrit l'imagination de plusieurs artistes et sa représentation plane sur la production culturelle par un esprit d'exotisme et de nostalgie car elle représente la « *Perle de l'Empire* » et « *la plus belle des colonies françaises* » (Roques et Donnadiou, 1940, p. 116). Au temps de la colonisation, les Français entreprennent des séjours, à court ou long terme, à destination de cette région du Sud-Est de l'Extrême Orient. Cette ancienne colonie française, disparue depuis 1954 des cartes géographiques, correspond en grande partie à certains pays de la région, notamment le Vietnam, le Cambodge, le Laos, entre autres : aujourd'hui on ne peut que la retrouver dans certains récits ou fictions d'écrivains.

Marguerite Duras (1914-1996), chez qui l'Indochine est un cadre de prédilection, renouvelle le genre romanesque, théâtral et cinématographique pendant la seconde moitié du vingtième siècle. Mais

avant d'entamer les analyses proprement dites, il nous semble nécessaire d'insister, dans une certaine mesure, sur certains aspects de sa vie, de ses activités sociales et politiques, jusqu'à ses œuvres littéraires, avant d'en présenter une lecture sociologique, car un auteur ne naît pas dans l'univers littéraire, mais tout d'abord dans sa famille. Ensuite, son éducation se complète à l'école avec la fréquentation des camarades, des instituteurs ou professeurs. De même, il faudrait noter l'impact des univers professionnels, et les socialisations religieuses ou politiques dans la formation. Autrement dit, celle-ci débute dans le cadre familial, puis interviennent plus tardivement, d'autres socialisations qui conditionnent et déterminent sa personnalité d'une part, filtrent et expliquent ses écrits de l'autre (Bernard Lahire, 2011, p. 11).

Rappelons donc que Marguerite Duras naît et grandit en Indochine française, puis quitte cette contrée, son pays d'enfance et d'adolescence en 1931, vers l'âge de 18 ans, pour s'installer définitivement en France. Il est vrai qu'elle n'y retourne jamais, mais elle y accorde pour toujours une place incontournable dans sa production textuelle. L'impact de ce cadre est si remarquable chez elle que l'on distingue dans ses écrits un « Cycle indochinois », contenant *Un barrage contre le Pacifique* (1950) et *L'Amant* (1984). Les deux romans que nous avons choisis se situent dans le cadre de l'Indochine de la fin des années 1920 et du début des années 1930. En effet, il y a aussi quelques autres livres qui reprennent le même espace, comme *Hiroshima mon amour* (écrit en 1960, avec l'évocation d'un amour voluptueux) tout comme *L'Amant de la Chine du nord* (une sorte de reprise de *L'Amant*, paru en 1991) ; deux livres auxquels nous avons préféré la version très célèbre de 1984. Rappelons de passage que la version de 1991 est plutôt, dirait-on, une version-scénario qui ne sera jamais projeté à l'écran. En ce sens, la romancière affirme dans cette reprise, que l'écrit de 1991, « c'est un livre. C'est un film » ; c'est ainsi que nous l'avons mis de côté au profit d'*Un Barrage*. Il en va de même pour *Le Vice-Consul*, mais avec cette différence que ce livre présente à la fois les cadres indochinois et indien, avec la représentation partielle de Calcuta et Lahore. Peut-être devrait-on également y ajouter *L'Éden Cinéma* (1977) comme adaptation pour le théâtre d'*Un barrage contre le Pacifique* ; d'où la fixation de notre choix sur les écrits datés de 1950 et de 1984.

Pour revenir à *Un Barrage*, il est à noter que c'est dans les dernières années de 1940 que Duras commence à l'écrire, encore en pleine période coloniale et vingt ans après avoir quitté l'Indochine. Ce texte manifeste, contrairement au texte propagande et pro-colonialiste de *L'Empire français* (1940), une critique virulente contre les abus du colonialisme. L'éloignement géographique, temporel et mémorial, l'expérience de la seconde guerre mondiale et son engagement politique dans la Résistance, puis son adhésion au parti communiste du réseau résistant au temps de

l'écriture, tout cela dans l'ensemble influence sans doute sa représentation de la colonie.

Cela dit, avant d'entamer nos analyses sociologiques, place au résumé des deux romans : dans *Un barrage contre le Pacifique*, nous suivons une famille de colons français dans leur misère et leurs déplacements : une veuve avec ses deux jeunes enfants, Joseph et Suzanne, vivent dans un bungalow au bord des rivages marécageux. Ayant investi toutes ses économies sur des terres incultivables, faute d'inondations, la mère se ruine et mène en vain son combat contre la misère, la maladie et l'ennui. On prend également connaissance de l'Indochine avec sa nature, ses villes et sa société coloniale, formant le cadre souvent terrifiant et misérable du drame familial. Ce n'est alors que la rencontre, puis les visites quotidiennes d'un jeune homme riche, un certain M. Jo, attiré par le charme de Suzanne, qui donne à la veuve l'espoir d'un mariage prometteur pour sa fille. Ce vœu de la mère ne s'exauce nullement ; elle se plonge surtout dans la dépression après le départ définitif de son fils adoré avant d'en mourir. Suzanne aussi quitte le bungalow pour se divertir, puis se met avec un voisin, Agosti, avant de séjourner finalement en ville.

Quant à *L'Amant*, le livre reprend plusieurs informations principales qui sont précisées et développées dans *Un Barrage*. Trente-quatre ans après, le drame familial se raconte de nouveau et l'Indochine se répète comme un leitmotiv obsessionnel. Cette réécriture comporte bien sûr des transformations et de nouvelles significations. Plus célèbre que l'écrit de 1950, cet ouvrage, vendu à deux millions d'exemplaires et traduit en cinquante langues, obtient le prix Goncourt qui lui prépare un succès mondial, avec la description des relations entre les membres d'une famille et celle de l'ambiance propre d'une colonie pendant les années vingt dont le message principal consiste dans la transgression sociale. De structure non-linéaire et difficile à résumer, le récit paraît encore très intéressant et son aperçu inévitable à noter : ce roman expose encore l'histoire d'amour d'une adolescente blanche, âgée de quinze ans et demi, de milieu modeste, avec un riche banquier chinois plus âgé. La narratrice retrace une tranche de sa vie en Indochine avec sa mère veuve et ses deux frères aînés. Par obligation de sa mère, elle étudie les mathématiques, mais elle rêve de devenir écrivaine. Un jour, en traversant le fleuve qui sépare son lycée de sa pension, elle rencontre un jeune Chinois élégant qui la regarde de sa limousine noire. Datée de ce jour, naît une relation d'amour impossible à cause de leur appartenance sociale et de leur origine différente ; toutefois cette passion continue un an et demi.

De plus, la narratrice raconte la folie et la violence de sa famille qui profite des aménités du Chinois sans gratitude. Cependant, au lieu de lui être reconnaissante, la famille le méprise sans hésiter. Le frère aîné, cruel,

préféré de la mère, montre un comportement agressif et insupportable à l'égard de l'Asiatique. Il incite même la mère à violenter sa fille pour lui retirer de force des aveux, concernant ses amours coupables. La situation invivable pousse la jeune fille à décider de rentrer en France, et pour ce faire, le Chinois finance son départ. Lors de la séparation, ce n'est qu'en s'éloignant définitivement du jeune homme que l'adolescente prend conscience de ses sentiments pour lui, exactement au moment où elle le quitte vraiment. Des années plus tard, de passage à Paris, l'amant appelle la narratrice pour lui avouer l'intensité de son amour qu'il préserve jusqu'à la mort.

Il s'ensuit alors, comme cela a été dit, que dans les deux écrits, de nombreux éléments intertextuels (Cf. Waters, 2004, IX) se réfèrent à la nature de l'Indochine, à l'urbanisme colonial, aux relations entre colonisés-colonisateurs et au drame familial. En somme, ces deux ouvrages pourraient être lus comme une charnière entre la vie intime et la vie publique de l'auteure, à travers lesquelles nous y découvrons l'aspect émotionnel et professionnel. De même, les expériences vécues de Duras à l'Extrême Orient, l'amènent à lire et à écrire le social à travers le prisme de son lieu de naissance. Les deux livres soulignent des moments où le lecteur peut voir des *distinctions*⁴ entre deux cultures, européenne et asiatique. Par ailleurs, à l'aide des concepts de la théorie de la pratique de Pierre Bourdieu, nous nous efforçons d'étudier la manière dont les deux romans représentent la nature de l'action humaine. Aussi grâce aux différentes notions fondamentales du sociologue français, allons-nous élucider sa théorie, présentant la structure sociale et les actions des personnages d'*Un barrage contre le Pacifique* et celles de *L'Amant* ; leur lecture dans cette perspective et à la lumière des idées bourdieusiennes, pourrait nous garantir l'intérêt de notre étude.

IV. LA LECTURE D'*UN BARRAGE* À TRAVERS LE PRISME DES CONCEPTS BOURDIEUSIENS

Ce qui attire l'attention du monde intellectuel est, en effet, la réflexion d'*Un Barrage* sur la condition de l'homme et l'influence de la société sur la vie de la romancière. Le roman représente des *espaces sociaux*⁵ où se déroulent l'histoire et les aventures des personnages, reproduisant à juste titre le contexte de la société en Indochine dans les années 1925-1930 (Cf. Bardet, 1998, p. 13). Ainsi le cadre historique représente-t-il la colonie où la France est encore souveraine, effaçant ainsi les résonnances des revendications d'indépendance, contemporaines à la date de la publication de l'écrit. L'administration centralisée et la fiscalité abusive, surveillant le commerce en Indochine, ne respectent guère les apparences des protectorats et les corps de fonctionnaires sélectionnés. Diverses raisons préparent les grèves et les manifestations paysannes, à savoir l'institution

du Parti communiste en 1931, la crise économique, l'avènement des forces sociales et le nationalisme revanchard au Vietnam. Tous ces mouvements revendicateurs sont militairement et policièrement réprimés par les raids de terreur sur les villages, les tortures et les détentions dans des camps (Cf. Simon, 2001, pp. 2-3). De l'ensemble de ces agitations, l'ouvrage ne tient pas vraiment compte. Cela dit, deux pôles essentiels composent les deux parties du roman : *l'espace social* de la plaine, lieu de misère, dangereux et morbide, où foisonne la mort décrite de manière « statique » (Bardet, 1998, p. 18 ; Duras, 1950, pp. 33 et 296), notamment celle d'un grand nombre d'enfants, d'une part, et celui de la grande ville de Ram, formant la seconde partie « dynamique » (Bardet, 1998, p. 18 ; Duras, 1950, pp. 33 et 296) du livre, faisant progresser, d'autre part, le roman d'un rythme plus accéléré, dans lesquels les personnages occupent des *positions* différentes. Nous avons dit que la situation se dégrade hâtivement pour le personnage de la mère, fille des paysans du nord de la France et future institutrice, mariée plus tard avec un collègue. Cette *position sociale* qui apporte « *les années de bonheur* » (Duras, 1950, p. 23), avec l'installation de la famille dans le système colonial s'annonce provisoire et se change aussitôt après la mort du mari. Nous apprenons, dans le livre, comment ce couple, sous l'influence des paroles non seulement de l'Empire colonial, mais aussi celles des artistes et écrivains, tel un Pierre Loti, intériorise le besoin de travailler dans le cadre colonial. Des ambitions de réussite sociale et économique caractérisent l'environnement du couple. En font foi également la décision de s'acheter une terre pour améliorer leur condition et la ténacité de la garder à tout prix. L'intérêt, qui aboutit à l'investissement de ce couple dans ce jeu politique, correspond à l'*illusio*⁶ bourdieusienne, mettant tellement les *agents* dans l'attachement aux enjeux que tous leurs choix s'y soumettent largement (Cf. Bourdieu, 1988, p. 11). L'investissement des épargnes de toute une vie de travail sur les concessions pour être « *millionnaires dans l'année* » (Duras, 1950, p. 59), selon le *langage et le pouvoir symbolique*⁷ des dominants-colonisateurs, pour reprendre ce titre de Bourdieu, pousse la mère dans le piège d'hypothéquer son bungalow inachevé et de miser son argent à l'achat des rondins pour faire des développements au village, à savoir construire une route et des barrages sur l'océan, amener des médecins, éviter la mort des enfants, enrichir les paysans, et enfin libérer les terres (Duras, 1950, p. 54). La répartition des richesses, le progrès des projets, l'arrivée des médecins et la survie des enfants sont assurés par l'*illusio* de prospérité dans un proche avenir. Or, les Blancs modestes comprennent assez tôt que la colonie ne peut profiter équitablement à tous et qu'il faudrait sortir du rêve miroité en France.

Les concessions, l'autre injustice coloniale, étaient ainsi les territoires impropres à la culture que l'administration locale partage sous condition de

leur mise en valeur dans un délai donné ; or, cela s'avère impossible car les concessionnaires, épuisés par ces terres incultivables et inondées, n'arrivent pas à respecter les délais ; ils en sont donc exclus. D'ailleurs, ces terres reprises sont attribuées une autre fois à de nouvelles victimes ; le cercle vicieux, le « *grand vampirisme colonial* » (Duras, 1950, p. 25) avec son « *appétit dévorant* » (Duras, 1950, p.26) impose son pouvoir incessant sur les dominés. Le *champ du pouvoir* colonial et sa *violence*⁸ politique représentent un miroir de la structure et des fonctions de l'État afin de souligner l'évolution des modes de domination produisant les enjeux de luttes pour les *dominés*. En réalité, les inégalités dans une cohabitation d'individus et de famille chez Duras arrivent à leur apogée, surtout quand les individus se différencient du point de vue économique et social : « *Il n'y a pas d'espace, dans une société hiérarchisée, qui ne soit pas hiérarchisé et qui n'exprime les hiérarchies et les distances sociales* » (1993, p. 161) affirme Bourdieu. La division sociale des familles et des gens se fait non seulement à partir des catégories socioprofessionnelles, mais aussi selon des données sur la stratification familiale, urbaine –sinon géographique-, sociale et ethnique : « *La position d'un agent dans l'espace social s'exprime dans le lieu de l'espace physique où il est situé* » (Bourdieu, 1993, p. 160). Suzanne vivant dans son bungalow ne peut obtenir d'autre position que par le mariage, si cependant cela aurait pu s'avérer.

Bourdieu décrit, en effet, le rapport des *dominants* et des *dominés* comme le fondement de l'organisation sociale (Cf. Bourdieu, 1992, p. 353). Cette relation conceptualise ainsi les conflits économiques et culturels dans *Un Barrage* : d'un côté, les *dominants* reproduiront toujours des schémas pour conserver leur place, et de l'autre, les *dominés* refusent de maintenir la situation, recourant aux différentes manières pour évoluer. Ainsi, les premières lignes du livre s'ouvrent-elles d'emblée sur l'achat d'un cheval pour le service de transport et le gain d'argent (Cf. Duras, 1950, p. 15). La misère se déploie partout et s'oppose à l'ambition initiale de la mère de la famille. Se multiplient alors des exemples où l'auteure cherche à mettre en relief le rôle important du *capital économique*⁹, notamment la confrontation des différents personnages dans la scène de la cantine entre la famille avec sa concession et sa vieille Citroën, le titulaire de la cantine et son activité de contrebande, les chasseurs et leurs torpédos décapotables, l'officier du courrier avec son bateau, le propriétaire et sa limousine, habillé d'un costume en tussor grège et à son doigt un magnifique diamant. L'apogée de l'importance de ce *capital* se montre à partir d'un dialogue de la mère établi avec celui-ci, à propos de la relation directe et étroite entre la richesse et le bonheur (Cf. Duras, 1950, p. 45).

Contrairement à l'aisance matérielle de M. Jo, ainsi que le confort de la vie des citadins blancs et riches, nous remarquons que les *dominés* se

vendent par diverses manières dans le roman : de la vente d'une petite fille d'un an par sa mère contre une petite somme aux indigènes qui offrent le corps aux miliciens contre quelques sous, entre autres exemples, présentent des preuves de l'inégalité économique et de la misère des *agents* de la plaine. L'adhésion à l'ordre *dominant*, et par conséquent la soumission, rappellent ce que Bourdieu appelle *la violence symbolique* (Cf. Lahouari, 2004, pp. 141-153). Dans ce gigantesque marché qu'est le système colonial, nul ne peut échapper à l'emprise de l'argent ; d'où une cascade d'escroqueries et de prostitution. L'abus de pouvoir des *dominants* se montre d'autant plus malicieux qu'il s'exerce invisiblement : seule Duras peut le dévoiler si habilement et on arrive à le cerner là où il est peut-être plus difficile à repérer grâce à une lecture sociologique. Par ailleurs, notons au passage, que le statut des *dominants* s'attribue seulement aux Blancs qui vivent en ville. En réalité, il y a deux groupes de Français en Indochine, départagés selon l'aménagement urbain : des riches qui séjournent en ville et les démunis qui passent leur vie à travailler dans les rizières. (Cf. Duras, 1950, p. 15). Les villas et les grandes maisons, les banques, les diamantaires, les cinémas, les rues asphaltées et bordées de trottoirs plantés d'arbres, les immenses terrasses de cafés et les belles voitures, représentent des signes extérieurs de la richesse du haut quartier des *dominants* qui s'opposent à la situation déplorable des habitants de bungalow aux faubourgs indigènes où s'entassaient des *dominés*. La *différence* entre des *positions sociales* démontre non seulement *le capital*¹⁰, mais désigne souvent aussi la marque du racisme propre à une classe dominante qui tente d'accéder aux positions par le pouvoir économique (Cf. Bourdieu, 1980, p. 264). Ainsi le jeu social et économique repose-t-il souvent sur des mécanismes structurels de concurrence et de domination (Cf. Mucchielli, 1999, p. 175). Nous retrouvons les modèles de l'exploitation coloniale des personnages, tels M. Jo et Barner, qui bâtissent leur fortune au détriment de la population indigène, mais également des pauvres blancs. Ceux-ci sont, par ailleurs, les plus pathétiques dans la mesure où ils parodient le pouvoir économique (Waters, 2003, pp. 254-266). Pour bien comprendre une société, nous devons étudier ses *agents* et leurs rôles joués. C'est, en effet, par leur intermédiaire que le régime colonial se rend visible.

Dans une certaine mesure, on remarque que ce roman raconte l'histoire de la mère, agitée et pleine de contradictions, luttant contre l'administration coloniale et le Pacifique sous différents angles que l'on explicite selon divers concepts bourdieusiens : elle appartient à la couche de la société blanche coloniale que l'on surnomme en ce temps-là les petits blancs, ayant investi ses économies dans une concession. Cette décision marque le début de son combat avec les fonctionnaires du cadastre et avec l'Océan. Vu la médiocrité de son *capital économique* et son mauvais investissement, le dépouillement progressif de la famille ne surprend guère. Nous

comprenons donc la raison de sa révolte et celle de son combat, contre l'administration coloniale, intériorisées dans son inconscient, *incorporés* par son attitude. L'ensemble de ses actions détermine sa *disposition* dans les différentes situations sociales. En fait, sa lutte acharnée est le symbole de son engagement et en même temps une forme de révolte à sa manière. Dans *Un Barrage*, la narratrice ressort bien, en ce sens, l'opposition entre la mère, ancienne institutrice, pourtant « *incroyablement naïve* », aux revenus modestes, enfermée pendant plus d'une décennie dans un « *tunnel* », « *désespérément ignorante* », d'une part, et un système dont « *l'injustice* » lui pompe les économies, l'espoir, et la vie, d'autre part. Le système colonial, accompagné de son « *ordre dominant* », agissent sur le point de vue de l'individu et ses réactions : la mère recherche par conséquent « *inconsciemment* » la sécurité matérielle de ses enfants (Duras, 1950, p. 25). Elle rêve le bonheur durable et le succès, désirent s'échapper à la misère. L'étude de l'*habitus* de la mère explique comment ses *enjeux* consistent à préparer un meilleur avenir tranquille à sa famille ; nous découvrons alors des *valeurs incorporées* qui orientent sa *trajectoire de vie*, sa situation socio-économique et bien sûr sa *position* dans la société ; c'est en ce sens que la *logique des conditionnements* se trouve à l'origine de son *habitus*.

Après l'étude des *dispositions* acquises de la mère, l'ensemble de ses *dispositions* morales, ce que Bourdieu intitule aussi l'*Ethos*¹¹, se comprend davantage : les tentatives désespérées de la mère pour faire barrage, sa sympathie pour les indigènes dominés, sa morale humaniste envers les pauvres, comme en fait foi son attitude devant le Caporal et sa femme, tout montre comment elle, comme témoin de l'immense misère de la population locale, critique le monde colonial. Elle se considère comme indicatrice de la force de cette socialisation, celle du milieu aisé de la bourgeoisie. Peut-être pourrions-nous même la classer dans une position intermédiaire et hybride ; autrement dit, dans une certaine mesure, nous heurtons au double visage de la mère : d'une part, face au *pouvoir* colonial et son injustice, elle joue le rôle de *dominée*, exploitée, arnaquée, exsangue à l'instar des indigènes colonisés ; d'autre part, non seulement à l'égard de ses enfants, mais aussi vis-à-vis des paysans autochtones, nous la voyons comme *dominante*, leur imposant sa présence, ses lois et son pouvoir. La situation misérable des enfants et leur *position sociale* sont le résultat des décisions maternelles qui provoquent une *distance sociale* entre la famille et les autres blancs de la grande ville. Elle n'hésite pas à la fois à proposer Suzanne aux riches, dirait-on contre de l'argent, tout en lui assénant des coups ou la traitant de fille légère quand elle la soupçonne. Par ailleurs, la mère représente aussi l'image colonisatrice, celle de capitaliste individualiste qui marche au-devant des paysans sans « *consult[er] aucun* » (Duras, 1950, p. 54). L'attachement à la propriété terrienne est un trait

majeur de sa personnalité. *Dominante*, elle ne prend pas en compte les expériences ou les voix des autres. Déjà enseignante payée par le gouvernement français, elle est susceptible d'inculquer la culture du colonisateur.

L'*Hexis corporelle* du personnage, sa manière de se mouvoir physiquement, est de même le témoin de son statut social. Le visage, la taille, la coiffure ou les vêtements dévoilent également certains traits sur elle. Son allure la démasque parfaitement. Nous savons que la mère est une vieille femme aux cheveux gris coiffés en chignon ou en nattes. Son apparence extérieure révèle son affligeant passé et sa maladie psychique. Son « *visage de plus en plus étrange* » (Duras, 1950, p. 35) reflète comme un miroir sa vie antérieure, son for intérieur, tout comme son épuisement du au nombre de ses « *malheurs* » (Duras, 1950, p. 61). Ses vêtements usés et délavés soulignent sa situation sociale et s'opposent à sa peau blanche, qui est dans cette société indochinoise, un symbole de la supériorité de la race européenne : dans l'ensemble elle exemplifie un personnage polyvalent, hétérogène, équivoque.

Quant à Suzanne, elle se dote d'un système de *dispositions*, d'atouts de la jeunesse et de la beauté. Son *Hexis corporelle* aussi lui permet de plaire aux hommes. Même avec ses cheveux « *d'un châtain roux* » et ses taches de rousseur (Duras, 1950, p. 17), « *c'était sûrement une belle fille, elle avait des yeux luisants, arrogants* » (Duras, 1950, pp. 42-43). De même, elle est consciente de son pouvoir de séduction, puisqu'elle s'en vante constamment. Elle a grandi dans les colonies, témoin du malheur des *dominés*. La misère de la famille lui donne la seule *illusio* de s'en aller et de réussir dans la vie ; ce qui se concrétise par/dans l'observation des autos passant sur la piste. Elle espère et attend son prince charmant pour « *l'emmener à la ville* » (Duras, 1950, p. 21), vers une meilleure vie. C'est aussi à travers ses observations de la ville coloniale qu'elle comprend les dimensions de « *racés* », de « *classes* » et de « *sexe* » (Duras, 1950, p. 186). Repliée sur elle-même, concentrée sur son *illusio*, elle ne montre donc pas beaucoup de sympathie dans son comportement. Elle est « *dure et orgueilleuse* » au point que M. Jo lui reproche son indifférence, sa dureté, voire sa méchanceté (Duras, 1950, pp. 77,106). De plus, sans timidité (Duras, 1950, p. 43), elle sait soutirer un phonographe à M. Jo ou lui prendre le diamant le plus grand et le plus cher. Néanmoins, elle se permet de refuser M. Barner et M. Jo, ce qui signifie aussi refuser la société coloniale, sa *hiérarchie sociale* et économique.

En ce qui concerne Joseph, les *enjeux* et l'*illusio* du jeune homme, il faut dire qu'ils sont également d'ordre matériel, de la chasse à la voiture B12. D'un côté, il s'adonne à l'activité de la chasse et jouit, à ce titre, d'un certain prestige aux yeux des paysans de la plaine dont il connaît la langue.

De l'autre, il y a la fameuse B12 dont il s'occupe et l'entretient pour la maintenir en état de rouler. À l'échelle de son *hexis corporelle* et son charme, tel un Don Juan, il représente un personnage hors pair qui se vante de ses conquêtes amoureuses (Duras, 1950, p. 71). Homme de brutalité et de violence dans son comportement envers sa mère et sa sœur, il ne supporte pas non plus sa condition, ni son milieu. A l'instar de sa sœur, il rêve de partir avec une femme riche qui lui offrirait du confort matériel (Duras, 1950, p. 22) pour sa compagnie. Lina sera ainsi pour lui comme une femme providentielle, dont la rencontre et la fréquentation le modifient autant dans son comportement que dans son langage (Duras, 1950, p. 236). Il importe de découvrir que le confort matériel le transforme en un être « *devenu intelligent en une nuit* » (Duras, 1950, p. 274). Selon l'expression bourdieusienne, cet état montre précisément la *distance sociale* du personnage par rapport à son milieu et ses potentiels inexploités faute de moyens. Avec l'arrivée de Lina et du bonheur dans sa vie, il abandonne sa famille sans hésitation. L'apogée de sa révolte est surtout représentée à la fin du livre : il propose aux paysans indigènes, avant de partir de la concession, ses fusils pour exterminer les *agents* du cadastre.

Lors de la lecture de ce roman, on se souvient du consumérisme capitaliste, qui attire l'attention sur le paraître plus que sur l'être. Contrairement à *L'Amant*, la liaison, si cependant elle existe dans ce roman, se formule par des trios intéressés dont l'amour fait terriblement défaut pour céder la place à l'argent : Joseph-(Lina-Argent) d'une part, et Suzanne- (M. Jo-Argent), d'autre part. Il faut attendre l'autre roman durassien pour réhabiliter les vrais sentiments.

V. *L'AMANT* REVISITÉ PAR UNE ENTREPRISE CRITIQUE BOURDIEUSIENNE

La terre d'enfance de Duras, révélatrice de son identité, démontre une confrontation entre deux cultures hétérogènes. L'Indochine durassienne marque, en effet, autant sa personnalité que sa littérature pour décrypter son être. Entre poétique et politique, l'écriture durassienne tente de déconstruire le discours colonialiste sans oublier cependant le féminisme que l'auteure réserve dans ses écrits. Pour analyser ce roman, nous reprenons les *classes sociales* des *agents*. En relation fondamentale avec le *capital culturel*, elles s'exposent et s'élargissent surtout dans *L'Amant*. Selon Bourdieu, en effet, c'est surtout le *capital culturel*, entre autres capitaux, qui distingue socialement, en grande partie et plus que d'autres facteurs, la distinction entre les individus. Pour analyser les côtés socio-culturels des *agents*, aspects fondamentaux dans la connaissance d'une société, nous rappelons la définition de la *classe sociale* selon Bourdieu : le *capital économique* et le *capital culturel* sont utilisés par Bourdieu pour construire *l'espace social*. À partir du volume de *capital* global détenu par les *agents* et de la structure de ce *capital* (c'est-à-dire l'importance relative

du capital économique et culturel, dans le volume total du capital), Bourdieu situe les individus. Les personnes d'une même classe sont quasi homogènes non seulement du point de vue de leurs *conditions d'existence*, mais aussi du point de vue de leurs *pratiques culturelles*, de leurs consommations, de leurs opinions, de leurs loisirs, etc.

Revenons à l'histoire du roman, et rappelons que les signes de la même modeste famille de colon français d'*Un Barrage*, reprise avec quelque peu de modifications, sont rendus de plusieurs façons en comparaison avec les Blancs aisés, notamment par le moyen de transport quotidien utilisé par la jeune fille pour aller à l'école (contrairement aux autres qui se laissent conduire en voiture privée), de même que par des vêtements qui révèlent sa *position sociale*. Autrement dit, ses habits sont comme des signes visibles d'appartenance et de convenance dans la société coloniale. Par conséquent, même si la jeune fille fait partie des Blancs colonisateurs, elle a un mode de vie proche des indigènes. Sa situation est, en effet, très équivoque : par exemple, quand elle prend le car, moyen de transport public emprunté par les Indochinois, elle s'assied à une place privilégiée, réservée aux voyageurs blancs près du chauffeur, séparée d'autres personnes. De plus, ses vêtements témoignent d'un assemblage ambigu de couleurs et d'accessoires, usés, empruntés ou bien achetés en soldes par la mère. Il n'est pas alors surprenant de la voir, vêtue de « *robe de soie naturelle* », très « *usée, presque transparente* ». De même, pour se rendre au lycée, elle porte des « *chaussures du soir ornées de petits motifs en strass* », ce qui ne convient nullement ni au moment, ni à l'endroit (Duras, 1984, pp. 11-12). Sa tenue vestimentaire est d'autant plus inadéquate qu'elle porte des habits ou accessoires pour hommes. C'est en réalité cet assemblage de la « *robe* », à la fois « *en soie* » et « *transparente* » par l'usure, et les « *hauts talons* » en parures de « *strass* »- avec des habits pour hommes -la « *ceinture* » des frères et le « *chapeau d'homme* », en feutre rose et ruban noir- qui transforme la jeune fille en un être « *insolite* » ; ce qui ne passe nulle part inaperçue. D'ailleurs, le commentaire de la narratrice précise bien que cette tenue se distingue de la mode coloniale, dictée par des consignes d'*habitus* et de *classe sociale* : « *Aucune femme, aucune jeune fille ne porte de feutre d'homme dans cette colonie à cette époque-là. Aucune femme indigène non plus* » (Duras, 1984, pp. 11-12). Autre signe distinctif, c'est que fille de quinze ans et demi, outre son accoutrement, se maquille en mettant de la poudre et du rouge à lèvres. Cette apparence différente, sinon équivoque, est donc un *état incorporé* (c'est-à-dire que c'est dans cet état qu'existent les propriétés du capital culturel), soulignant son *habitus* et sa socialisation, montrant son *hexis* et son comportement dans la société coloniale. Aussi cette tenue vestimentaire commande-t-elle l'attitude de la jeune dans son ensemble : de ses postures physiques aux manières de se tenir, de parler, de marcher, etc., tout fait partie de son *habitus* (Quéré, 2016, p. 1).

Parallèlement, ce choix peut faire allusion au *Style de vie* qui reflète les conditionnements sociaux issus encore de l'*habitus* et de la *position sociale* de l'individu. Cela marque la différence et la rupture des conventions de la colonie. Selon Bourdieu, l'*habitus*, qui se considère comme « *principe générateur de pratiques objectivement classables et système de classement (principium divisionis) de ces pratiques* », se définit également par un lien établi entre la « *capacité de produire des pratiques et des œuvres classables* » et celle qui permet de « *différencier et d'apprécier ces pratiques et ces produits* ». Par ailleurs, les *goûts* et le monde social représenté forment ensemble l'espace des *styles de vie* (Bourdieu, 1979, pp. 190-191).

Quant à l'apparition et à l'élégance de « l'amant » dans sa voiture de luxe, elles ne passent pas inaperçues non plus sur le bac, attirant aussitôt la jeune fille : « *Ce n'est pas un blanc. Il est vêtu à l'européenne, il porte le costume de tussor clair des banquiers de Saïgon* » (Duras, 1984, p. 17). Ni la jeune fille, ni le Chinois ne s'habillent comme les autres, ils ont une tenue vestimentaire et comportementale qui ne ressemble ni aux coloniaux ni aux indigènes. Toutefois, malgré leur commun refus d'obéissance aux lois, ce qui d'ailleurs les rapproche beaucoup dans certains comportements, on distingue surtout des différences entre eux aux divers niveaux ethnique, culturel et *classe sociale*. L'idée de ces écarts frissonne le jeune homme, plus conscient de cette différence. Il la considère comme un danger qui pourrait menacer leur liaison : ainsi cette « *différence de race* » lui suggère une dure épreuve à « *surmonter* » pour préserver leur relation (Duras, 1984, p. 30). Fils unique d'un milliardaire, il appartient à cette minorité chinoise de la haute finance de Cholen à Saïgon en Cochinchine : il est intermédiaire entre les Français et les indigènes. Les ressources propres à sa famille déterminent sa *position sociale*. Il revient de Paris où il est allé faire ses études à une école commerciale, sans succès, car il s'y est amusé délibérément en dépensant beaucoup d'argent (Cf. Duras, 1984, p. 46). Son père arrête alors de financer son séjour et lui envoie son billet de retour. Le verdict paternel se précise et s'impose donc clairement par cet acte : il doit abandonner immédiatement tout et quitter impérativement la France. Il espère cependant finir ses études par correspondance. Nous remarquons alors que le Chinois ne peut en aucun cas contredire l'irrévocable ordre paternel et il doit s'y soumettre, « *sans appel* » (Duras, 1984, p. 91). L'emploi du mot « *enfant* » pour évoquer le jeune Chinois, dont la décision doit se conformer à celle du père, se montre très significatif. Cette éducation, qui place la volonté du père au-dessus de tout, est un trait caractéristique de la culture asiatique qui se trouve exactement à *l'état incorporé* chez le jeune Chinois. Son devoir est de « *faire ce que les familles, le Ciel et les ancêtres du Nord attendaient de lui, à savoir l'héritier du nom* » (Duras, 1984, p. 108) : phrase très révélatrice dans la

démonstration de l'*habitus* des Chinois qui élèvent, certes, la place du père, des aïeux et de la tradition, au même rang que la parole divine. De plus, cela accentue la valeur des contraintes et des volontés imposées au jeune homme, devant même ses propres décisions, limitant sa liberté d'agir et de vivre. Dans une telle ambiance traditionaliste, est rejetée toute désobéissance ou transgression.

L'intérêt de *L'Amant* consiste à situer cependant la relation amoureuse de la Française avec le Chinois dans un tel cadre ; « *ce déshonneur* » inadmissible, cette transgression des convenances sociale, morale et raciale ne peut donc se produire que dans une situation coloniale (Cf. Duras, 1984, p. 41). C'est une liaison passionnée mais inconcevable dans une société marquée par la division entre les colonisateurs et les colonisés, les allochtones et les autochtones. Outre cette distinction politique et ethnique, la complexité des relations entre hommes et femmes en Asie, de même que les facteurs de classe et de sexe compliquent cette relation dans un contexte colonial et devient à tel point scandaleux que la mère prévient sa fille des conséquences négatives de sa liaison : « [...] *tu sais que c'est fini ? que tu ne pourras jamais plus te marier ici à la colonie ?* » (Duras, 1984, p. 86)

D'autre part, la fréquentation de l'amant chinois exprime également un autre interdit infranchissable : la convoitise de la jeune française pour la richesse et sa volonté d'accéder à la haute société. Elle a l'espoir d'une amélioration de niveau social grâce à cette relation. L'ambition de l'ascension sociale par ses études au lycée et le rêve de devenir écrivaine est une preuve de cette volonté. Elle profite des cadeaux et de l'argent que l'amant lui donne et fait profiter également sa famille des sorties auxquelles le riche Chinois les invite tantôt. La rencontre entre la famille et l'amant se déroule dans l'un des grands restaurants, fréquentés par tous les riches, symbole de l'espace intermédiaire entre les deux cultures. Ce genre d'épisodes expose la difficulté éprouvée par les personnages à se comprendre et à dialoguer. Par ailleurs, tout le racisme des Blancs se lit dans le comportement des frères envers le Chinois. Ceux-ci demeurent, tous les deux, indifférents devant le jeune riche, démontrent du mépris pour la liaison de leur sœur avec lui. Dans un silence pesant et hargneux, affamés, ils se jettent sur le repas sans regarder leur hôte, ni du moins lui adresser un mot de remerciement à la fin ; ce comportement dédaigneux est ainsi commenté par la narratrice : « *Cela, parce que c'est un Chinois, que ce n'est pas un blanc* » (Duras, 1984, p. 48) ; cette explication prouve une flagrante discrimination. En réalité, ils ne côtoient le riche Chinois que pour l'argent et le luxe. De même, leur manière de manger, sans politesse, leur attitude de carnivores fait un clin d'œil à celle des colonisateurs dominants qui exploitent et dévalisent tous les biens des pays colonisés sans scrupules.

Ce qui est plus dramatique encore, c'est que la jeune fille ne sait pas résister à leur influence discriminatoire et partage, elle aussi sa hargne à sa manière : « *En présence de mon frère aîné il cesse d'être mon amant. [...] Mon amant est nié dans justement son corps faible, dans cette faiblesse qui me transporte de jouissance* » (Duras, 1984, pp. 48-49). Ce dédain raciste se partage également par la mère. En fait, c'est seulement à cause de la pauvreté de la famille que la mère tolère la liaison, parce qu'à ses yeux, il est impossible d'aimer un Chinois : « [...] *il est posé en principe que je ne l'aime pas, que je suis avec lui pour l'argent, que je ne peux pas l'aimer, que c'est impossible* » avant de répéter en insistant sur ce point que « *Cela, parce que c'est un Chinois, que ce n'est pas un blanc* » (Duras, 1984, pp. 48-49).

Notons de même que la mère, directrice d'une école pour enfants indigènes, préfère surtout un autre destin pour les siens comme dans *Un Barrage*. Elle leur souhaite un bon avenir par des études convenables qui leur préparent un métier convenable et des revenus satisfaisants. Autrement dit, la connaissance de la mère normalienne, tout comme celle de la jeune fille, commence par *l'état institutionnalisé* : la narratrice étudie le secondaire dans un lycée français en Indochine et elle est pensionnaire. Sa mère s'imagine alors que celle-ci doit continuer ses études en agrégation de mathématiques. De plus, elle envisage des cours de comptabilité pour son fils cadet à l'école Universelle, tandis que pour son aîné, elle songe à l'école Violet en France. Or, les rêves maternels ne sont pas prêts à se réaliser à cause de leur modeste condition de vie.

En réalité, les personnes démunies ne choisissent pas leur maison à leur gré, elles n'arrivent pas à accomplir un travail satisfaisant ou gratifiant. De plus, elles ne peuvent réaliser, ni souhaits, ni désirs : elles n'ont, par exemple, ni la possibilité de se décider pour l'école de leurs enfants, ni la liberté de fréquenter les personnes de leur choix. Il en va de même pour les protagonistes durassiens. Forcée de sortir avec le Chinois, l'adolescente supporte mal sa compagnie, encore moins son comportement. Cette absence de choix, de volonté et de liberté, remplacée par obligation, soumission ou dépendance, s'exprime autrement par Bourdieu qui ponctue que *le capital permet de tenir à distance les personnes et les choses indésirables* » (Duras, 1984, p. 164). Toutefois, même si la fortune permet aux gens de sélectionner leurs compagnies, il n'y a aucune liberté pour choisir la famille.

Par ailleurs, les liaisons familiales sont, en effet, les premières que chaque *agent* forme dans la vie. Il s'agit des relations fondamentales qui créent en grande partie *l'habitus* de chaque individu : les normes acquises, les valeurs *incorporées*, le comportement issu de la manière de penser et de faire, la *vision du monde* et le *style de vie* de chacun se basent déjà dans la

famille et peuvent influencer les relations futures. La relation familiale est assez compliquée par la *situation sociale* et par les conditions humaines dans la colonie. Les relations réciproques entre personnages sont un mélange d'amour et de haine, de douceur et d'impatience. Dans ces relations nous trouvons la mère à la fois aimée et détestée, les enfants adorés et humiliés. Il n'est donc pas étrange de trouver la jeune fille, tantôt amoureuse et attachée au Chinois dans sa relation sentimentale, tantôt très distante, comme de la pierre (Cf. Duras, 1984, p. 51) face à son amant, sinon dédaigneuse à son égard.

La séparation raciale et la dimension de *classe* sont introduites à partir des différents groupes de personnes, à savoir les Blancs, les Indigènes et les Chinois. L'idée répandue à propos des Européennes dans la colonie, souligne encore la *classe* privilégiée des colonisateurs : elles ont des domestiques indigènes pour entretenir leurs grandes villas et leurs jardins. Pourtant, ce qui caractérise leur existence coloniale est l'oisiveté, l'ennui, la vanité. Maîtresses de leurs maris, vivant dans un circuit fermé et surveillées par les autres blanches, séparées totalement de la population colonisée (sauf d'avec les domestiques), elles mènent une existence irréaliste qui ne prendra fin qu'avec le retour en France. Le refus d'une telle société patriarcale se dessine nettement dans ce roman. La femme refuse les normes imposées par son homme, son époux. Cette perspective de la narratrice-protagoniste montre à la fois le refus d'accepter la *position* de ces femmes, la *distinction* des pratiques et des *styles de vie*. La jeune fille cherche la liberté et sa révolte se traduit déjà, quand elle échappe à la « *promenade obligatoire des jeunes filles du pensionnat* » (Duras, 1984, p. 34).

Ouvrons des parenthèses, et notons que Duras, cherche à y reproduire l'expérience des contestations sociale et politique contre une injustice totale. À partir d'*Un barrage contre le Pacifique*, elle déclare sans équivoque son dégoût de l'impérialisme, sa révolte contre l'impuissance et la pauvreté des *dominés*. Ainsi va-t-elle s'en prendre à toute forme d'autorité absolue avant de se fixer sur les *territoires du féminin*, car la femme exemplifie par excellence toutes les victimes de l'oppression pour elle, qu'elle soit raciste, sociale, ou sexiste : Duras offre une voix à tous les marginaux invisibles. La romancière explore l'univers émotionnel pour envisager une autonomie des femmes, pour dénoncer la *domination masculine*, pour emprunter un titre aux articles de Bourdieu (1990 et 1998), et subvertir les conventions sociales surtout dans *L'Amant* parallèlement aux contestations du MLF, mouvement de libération des femmes.

Pour reprendre la question d'hybridité indo-chinoise, il est à signaler que face à cette société, la *classe d'objective*¹² de la pauvre population indigène se détermine par « l'amant » dans l'histoire de son père : il raconte à la

Française ce qu'il a fait, pour les indigènes en leur préparant trois cents compartiments à galeries couvertes qui donnent sur la rue. « *Leur coût est beaucoup moins élevé que celui des immeubles ou des demeures individuelles et ils répondent beaucoup mieux aux besoins des quartiers populaires que les habitations séparées* » (Duras, 1984, p. 45). Selon le père, l'*habitus* des pauvres, notamment ceux de la campagne qui n'ont pas l'expérience de vie urbaine, les réunit ensemble à l'extérieur de la maison, par conséquent, ils n'ont pas besoin de logements spacieux. En fait, l'idéologie coloniale des uns et l'infrastructure économique des autres obligent les autochtones à les estimer tous tandis que les plus forts et les plus riches considèrent les colonisés et les pauvres comme des enfants à entreprendre, pour qui l'on décide sans consultation.

Parallèlement aux sociétés blanches et indigènes, la description de la zone chinoise et de la vie des Chinois riches en Indochine, méritent ainsi l'attention dans ce roman. Les Chinois avec leur rôle important d'intermédiaire, dans le capitalisme colonial, ont le clivage social et culturel avec les Blancs ; la séparation exigée ne s'impose donc pas uniquement de la part des Blancs : le père de l'amant, à son tour, exprime son refus au mariage de son fils avec la jeune fille ; on assiste donc dans ce roman à une cascade de discriminations de toute sorte et à tous les niveaux. Or, si la situation de la fille des colons français et l'origine chinoise de l'amant se présentent comme des obstacles contre leur union, le quartier chinois, en revanche, s'apprécie tout au long du livre par le couple amoureux comme un refuge, un lieu de rendez-vous, voire une zone libre de toute contrainte. En effet, cet endroit joue un rôle important pour tous les deux, car ils peuvent s'éloigner de la ville, de la famille, de la société française et indochinoise. En particulier, ils peuvent dépasser les frontières des familles, des races, des couches sociales dans cette zone, lieu propice à éloigner la vie réelle et à poursuivre l'amour ou le désir comme dans un rêve malgré le regard accusateur des habitants du quartier.

En somme, la mixité sociale présente un concept singulier, dans la mesure où l'intégration ne se produit jamais d'office par le simple fait d'une cohabitation obligatoire des allochtones avec les indigènes. L'interrelation sociale manque de fondement, car comme nous le montre *L'Amant*, tout comme *Un Barrage*, personne ne cherche à se mélanger à l'autre : du côté des riches, Blancs ou Chinois, ils fuient autant les pauvres autochtones que les humbles étrangers. Il arrive souvent en Indochine que quand différentes ethnies et *classes sociales* finissent malgré tout par cohabiter, elles continuent généralement à s'éviter. Même si elles se croisent ou se côtoient de force, cela n'engendre guère de communication, ni de partage. On ne peut nullement envisager un brassage d'idées et un échange de cultures, du moins dans ce contexte historico-politique que retrace Duras. « *On est ainsi conduit à mettre en doute la croyance que le*

rapprochement spatial d'agents très éloignés dans l'espace social peut, par soi, avoir un effet de rapprochement social », concède Bourdieu avant de conclure que « (...) rien n'est plus intolérable que la proximité physique (vécue comme promiscuité) de gens socialement éloignés », n'arrivant jamais à détruire les « barrages » entre eux, même pas entre les « amants » (Duras, 1984, p. 166). Leur relation s'avère donc illusoire dans la mesure où ce sont les personnes aisées qui investissent des quartiers pauvres et définissent les besoins des démunis selon leur point de vue de supérieurs. En résumé, ce sont encore les autorités publiques et ceux qui détiennent les capitaux économique et politique qui déterminent les règles du jeu.

VI. CONCLUSION

Le fil conducteur de notre lecture sociologique était la représentation comparative des deux romans durassiens. Dans *Un Barrage*, l'engagement communiste de Duras dévoile sa prédilection pour l'analyse du *pouvoir politique et économique* en Indochine coloniale. Nous avons étudié la structure et les fonctions de l'État, les *dominants* colonisateurs de même que leur *champ du pouvoir* tout comme les *dominés* indigènes colonisés ainsi que leurs conditions abominables. Cependant, Bourdieu préfère évoquer le lien des différents *espaces sociaux* grâce à l'*habitus* qui consiste dans l'ensemble des *dispositions*, acquises dans un processus de socialisation qui définit la *trajectoire* de l'individu dans l'*espace social*. Ces schèmes de perception et d'évaluation des pratiques s'efforcent de diriger les actions des sujets dans le monde social en leur montrant leur horizon d'attente (Cf. Warren, 2014, pp. 9-10). C'est le conflit économique qui fonde surtout l'organisation sociale dans ce roman.

Parallèlement, on retrouve le même regard satirique dans *L'Amant*. Cependant au lieu du ton ouvertement anticolonialiste et anticapitaliste, on constate un fort intérêt d'abord à traiter la relation interracial entre les individus, entre les amants aussi. De plus, cette histoire d'amour transgressif crée un scandale qui conduit davantage à la *distance sociale* et à l'exclusion de la jeune fille de la société blanche, car la narratrice brave le code moral et raciste des colons blancs. Par ailleurs, le racisme chinois est également en relief contre les Blancs. Ce livre souligne donc *a priori* l'impossibilité de mixité et d'échanges dans cette société.

Néanmoins, ce qui différencie *Un barrage contre le Pacifique* du second roman, c'est que Duras adopte une attitude critique concernant la condition et la situation de la femme, par rapport au monde du travail ou milieu social dans *L'Amant*. Le livre illustre la révolte de la narratrice contre la démission maternelle et la terreur fraternelle, en fin de compte, contre toute indignation. Le « *pathos non seulement conté mais festonné et brodé* » (Burgelin, 2010, p. 9) se raconte surtout en accentuant la transgression des codes sociaux de la fille : elle entame une relation avec

un jeune Chinois marginal qui lui ressemble avant de réaliser son propre rêve et son destin d'écrivaine. La pauvreté n'est donc plus déterminante pour la condamner à survivre dans son lieu de vie, à être prisonnier de son milieu. De l'idée que la misère enferme l'individu dans son milieu social et dans la vanité de ses actes, il n'en reste guère de trace. En effet, contrairement à Suzanne qui ne trouve nul intérêt à passer son temps dans les salles de cinéma ou en promenade urbaine, l'expérience de l'adolescente du roman de 1980 montre une autre facette des personnages durassiens. Ainsi les relations humaines, à la fois familiale, sociale ou même affective prennent-elles un nouvel essor chez la romancière de *L'Amant* : sans lui couper les ailes, sa situation lui insuffle du courage et devient un tremplin pour le départ de la jeune Française et la réalisation de son rêve d'écriture. Duras semble ainsi aller plus loin que le dogmatisme et le fatalisme bourdieusiens qui ligotent l'homme comme prisonnier de sa condition ; en ce sens, on peut situer la romancière comme plus déterminée et plus libre que l'auteur de *La Distinction*.

NOTES

- [1] « *La théorie de l'habitus vise à fonder la possibilité d'une science des pratiques échappant à l'alternative du finalisme et du mécanisme* » voici comment s'exprime Bourdieu dans *Questions de sociologie* en 1984.
- [2] Bourdieu définit les *champs* en tant qu'espaces de concurrence et de lutte pour l'appropriation de ressources et de différentes formes de capital. Les champs constituent alors une opposition entre dominants et dominés. Pareils aux microcosmes autonomes, ils composent l'ensemble de l'espace social (champ politique, littéraire, artistique, etc.) et sont hiérarchisés, dynamiques et définis par les conflits des individus pour prendre la place dominante. Celui qui s'introduit dans un champ (milieu, microcosme, domaine) doit en connaître parfaitement les codes et les règles internes. Ce lieu de lutte entre individus se conçoit donc comme un champ de force (Cf. Bourdieu, *Les règles de l'art. Genèse et structure du champ littéraire*, 1992.)
- [3] Vers la fin de la décennie 70, Bourdieu essaie de fixer les notions-clés de sa sociologie qu'il mettra à l'œuvre d'une grande variété des objets. Il considère également que la sociologie devrait plutôt tenir compte des *espaces sociaux* où se distinguent des classes, même si les divisions qu'il opère dans *La Distinction* (1979), correspondent parfaitement aux différences réelles à tous les niveaux.
- [4] Par ce titre d'ouvrage, Bourdieu cherche à exposer une *critique sociale du jugement*, en s'interrogeant sur les causes des préférences esthétiques, modifiant ainsi les idées sur l'art et la culture. En effet, par le beau « *les gens ont le goût de leur diplôme* » ; par conséquent, les catégories de la *distinction* se lient directement à la position que l'on a dans les diverses classes sociales, elles-mêmes dépendantes de divers *capitaux*. Il existe à l'intérieur de chaque classe, des principes généraux de conduite que l'on retrouve dans chaque domaine. Par l'évocation de la culture, on évoque aussi à son insu la classe sociale. De plus, la politique fait partie des lois de la culture et du goût.
- [5] *L'espace social* fait perdurer la tradition sociologique concernant la structuration et la stratification sociale et s'attribue un modèle social très puissant. Cela suppose que les *agents sociaux* se partagent un espace théorique de *positions* hiérarchisées, en rapport les unes avec les autres, distinguées par la différenciation comme il l'explique dans « Espace social et genèse des classes ».
- [6] « *L'illusio, c'est le fait d'être pris au jeu, d'être pris par le jeu, de croire que le jeu en vaut la chandelle, ou, pour dire les choses simplement, que ça vaut la peine de jouer* » comme le définit Bourdieu. De même, il précise, dans *Méditations pascaliennes*, « *l'illusion comme adhésion immédiate à la nécessité d'un champ [qui] a d'autant moins de chances d'apparaître à la conscience qu'elle est mise en quelque sorte à l'abri de la discussion [...] des thèses que l'on pose et que l'on défend, mais de l'action, de la routine, des choses que l'on fait, et que l'on fait parce qu'elles se font et que l'on a toujours fait ainsi. Tous ceux qui sont engagés dans le champ,*

- tenants de l'orthodoxie ou de l'hétérodoxie, ont en commun l'adhésion tacite à la même doxa qui rend possible leur concurrence et lui assigne sa limite* » (pp. 122-123). Cet intérêt pour le jeu permet à l'agent de construire un sens à sa vie. Plus simplement, l'*illusio* est à la fois un intérêt, un investissement et un principe de perception.
- [7] Selon Bourdieu, la politique est le terrain favori d'exercice du *pouvoir symbolique*, même si elle n'est pas le seul. Ce concept est d'autant plus pernicieux qu'il est invisible et ce n'est particulièrement qu'une analyse du discours qui pourrait le dénoncer là où l'on s'attend le moins à le trouver (Cf. *Langage et pouvoir symbolique*, 2001).
- [8] Les valeurs spécifiques des *capitaux* de chaque *champ* s'affrontent dans un espace plus général que Bourdieu appelle le « *champ du pouvoir* ». Dans « Le patronat », paru dans *Actes de la recherche en sciences sociales*, Bourdieu évoque comment d'un état d'indivision on se conduit à la séparation, voire aux luttes, selon les diverses espèces de *capital* et les différents rapports de force entre les *champs*. Quant à la *violence symbolique*, sans être une vraie théorie de l'état, elle régule les conflits entre individus et « *extorque des soumissions qui ne sont même pas perçues comme telles en s'appuyant sur des 'attentes collectives', des croyances socialement inculquées* » selon l'affirmation bourdieusienne dans *Raisons pratiques* (1994, p. 188)
- [9] Par le *capital économique*, Bourdieu désigne dans *La Distinction* l'ensemble des ressources, des revenus au patrimoine (Cf. *La Distinction* 1979).
- [10] Le concept-clé du sociologue français, présenté sous forme variée, est sans doute le *capital*. A la sociologie marxiste, basée sur les richesses matérielles, Bourdieu ajoute d'autres qualificatifs pour désigner le capital : social, symbolique et culturel ; autrement dit, les relations sociales et leur utilité tout comme la capacité intellectuelle et les titres ou diplômes. En effet, Le degré important du « capital social » met en avant la dynamique sociale. Les structures sont hiérarchisées puis définies comme suit : « *l'ensemble des ressources actuelles ou potentielles qui sont liées à la possession d'un réseau durable de relations plus ou moins institutionnalisées d'interconnaissance et d'inter-reconnaissance* » selon Bourdieu (1980, Notes, pp. 2-3). En ce qui concerne le *capital symbolique*, laissons directement la parole au sociologue français : « *J'appelle capital symbolique n'importe quelle espèce de capital (économique, culturel, scolaire ou social) lorsqu'elle est perçue selon les catégories de perception, des principes de vision et de division, des systèmes de classement, des schèmes classificatoires, des schèmes cognitifs, qui sont, au moins pour une part, le produit de l'incorporation des structures objectives du champ considéré, c'est-à-dire de la structure de la distribution du capital dans le champ considéré* » précise Bourdieu pour définir ce concept assez vaste qui pourrait en quelque sorte contenir toute autre forme de capital (1994, p. 161). En ce qui concerne le *capital culturel*, notons que même s'il constitue l'une des configurations de la stratification sociale, elle spécifie surtout « l'analyse des inégalités et des rapports sociaux » (Cf. Philippe Coulangeon, 2010, pp. 5-10)
- [11] Bourdieu tente de populariser ce concept, « *par opposition à l'éthique* » (1984, p. 133), dont il présente la définition comme suit : « *Le système de valeurs implicites que les gens ont intériorisées depuis l'enfance et à partir duquel ils engendrent des réponses à des problèmes extrêmement différents* » (1984, p. 228). Cette notion fait partie d'un ensemble tripartite avec l'*eidos* et l'*hexis* afin de constituer l'un des mots-clés de sa sociologie, à savoir l'*habitus* qu'il préfère par la suite et qu'il le préserve, laissant de côté l'idée de sa fragmentation et de sa triple dimension.
- [12] Bourdieu propose deux classes, la classe d'objective et celle de mobilisée. La 1^{ère} classe consiste en un ensemble de personnes, situées dans des conditions d'existence homogènes, leur dictant des conditionnements particuliers pour présenter les mêmes pratiques. Ces gens possèdent un ensemble de propriétés communes, à savoir des biens, habitudes, pouvoirs, entre autres. La 2nde classe regroupe des personnes qui ont une conscience commune pour mener le même *enjeu*, par exemple une lutte commune. Afin de définir le type de classe social d'un individu, il faut tenir compte de tous ses *capitaux*. Selon Bourdieu, le *capital culturel* prime sur les autres et nous permet de distinguer les gens entre eux. Cf. ecossimo.com

BIBLIOGRAPHIE

- [1] BOURDIEU Pierre, *Questions de sociologie*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984.
- [2] BOURDIEU Pierre, (dir.), *La misère du monde*, Seuil, Paris, 1993.
- [3] BOURDIEU Pierre, *La Distinction*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1979.
- [4] BOURDIEU Pierre, « Le patronat », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, mars-avril 1978, Vol. 20-21, pp. 3-82.
- [5] BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Seuil, Paris, 1997.

- [6] BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Seuil, Paris, 1994.
- [7] BOURDIEU Pierre, « Espace social et genèse des classes », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1984, 52/53, pp. 3-15.
- [8] BOURDIEU Pierre, *Le Sens pratique*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1980a.
- [9] BOURDIEU Pierre, « Le capital social », in *Actes de la recherche en sciences sociales*, 31, janv. Paris, 1980.
- [10] BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil, coll. « essai », Paris, 2001.
- [11] BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédée de trois essais d'ethnologie kabyle, (1ère éd., Genève, Droz, 1973), Seuil, Paris, 2000.
- [12] BOURDIEU Pierre, *Choses dites*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1987.
- [13] BOURDIEU Pierre et Wacquant L., *Réponses. Pour une anthropologie réflexive*, Seuil, Paris, 1992.
- [14] BARDET Jean, *Etude sur Un barrage contre le Pacifique*, Ellipses, coll. « résonances », Paris, 1998.
- [15] BOUVERESSE J., *La Force de la règle*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1987.
- [16] BURGELIN Claude, « Pour l'autofiction », in C. Burgelin, I. Grell et R-Y Roche (dir.), *Autofiction(s). Colloque de Cerisy*, Presses universitaires de Lyon, Lyon, 2010, pp. 5-21.
- [17] COULANGEON Philippe, « Pratique culturelle et stratification sociale », in *Sociologie des pratiques culturelles*, La Découverte, coll. « Repères », Paris, 2010, pp.5-10.
- [18] DURAS Marguerite, *Un barrage contre le Pacifique*, Gallimard, Paris, 1950.
- [19] DURAS Marguerite, *L'Amant*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1984.
- [20] LAHIRE Bernard, *Ce qu'ils vivent, ce qu'ils écrivent, Mises en scène littéraire du social et expériences socialisatrices des écrivains*, Édition des archives contemporaines, Paris, 2011.
- [21] LAHOUARI Addi, « Pierre Bourdieu revisité. La notion de capital social », in *L'anthropologie du Maghreb. Lecture de Bourdieu*, Geertz, Gellner et Berque., Awal Ibis Press, Paris, 2004, pp.141-153.
- [22] MUCCHIELLI Laurent, « Pierre Bourdieu et le changement social », in *Alternatives économiques*, N°175, Paris, 1999, pp. 64-67.
- [23] PRESTEGAARD Bodil, *L'Indochine française dans l'œuvre de Marguerite Duras : une lecture postcoloniale*, mémoire écrit sous la direction de Geir Uvsløkk, Institut des études de littérature, de civilisation et des langues européennes (ILOS), Université d'Oslo, automne 2011.
- [24] QUERE Louis, *Bourdieu et le pragmatisme américain sur la créativité de l'habitude*, Institut Marcel Mauss – CEMS, Paris, Novembre 2016.
- [25] ROQUES Philippe et DONNADIEU Marguerite, *L'Empire français*, Gallimard, Paris, 1940.
- [26] SIMON Pierre-jean, « L'Indochine française : bref aperçu de son histoire et des présentations coloniales », in *Homme et Migration*, N° 1234, Paris, Novembre-décembre 2001, pp. 14-22.
- [27] WARREN Jean-Philippe, « Penser l'histoire politique au Québec avec Pierre Bourdieu : précisions conceptuelles et défis pratiques », in *Bulletin d'histoire politique*, publié par l'Association québécoise d'histoire politique, Université Concordia, volume 22, N° 2, le 23 janvier 2014.
- [28] WATERS Julia, *Duras and Indochina. Postcolonial perspectives*, Society for francophone Postcolonial studies, Liverpool, 2004.